

Ligne 31

Départ : place de la République Française

Destination : Trooz

Place République Française

Vous venez d'embarquer dans un véhicule à 218 chevaux. Cela en fait une cavalcade. Regardez autour de vous, si d'autres véhicules attendent le départ, vous pouvez alors multiplier par autant le nombre de chevaux qui patientent aux abris.

Nous allons partir, quitter la place aux chevaux. Oui, la Place aux chevaux, car c'est le nom qu'on lui donnait, il y a bien longtemps, quand elle était un lieu de promenade. Les carrioles élégantes s'y croisaient, les jeunes seigneurs venaient y entraîner leur monture et sans doute se montrer aux jolies dames dans leurs carrioles élégantes. Personne ne s'en souvient. Sauf les choses, qui gardent la mémoire de la vie qui passe et de ceux qui ont été. Alors sans doute, les fenêtres de la société littéraire, depuis le temps qu'elles réfléchissent comme le font si bien les fenêtres, ont dû garder le souvenir d'un autrefois. Vous devez connaître cette belle et ancienne façade, vous avez certainement déjà dû la remarquer juste face à l'arrêt. Vos parents la connaissaient, et vos grands-parents, et sans doute leurs parents et les parents de ceux-ci. Vous pouvez remonter ainsi jusqu'à la veille de la République française.

Nous vivons aujourd'hui ce dont elles pourront témoigner plus tard. Mais qui seront ceux à qui elles raconteront notre histoire ? Aux voyageurs de l'hôtel d'en face ? Y en a-t-il un parmi vous ?

Place du XX Août

Personne ne descend au 20 Août ? Vous préféreriez le 21 ? Ah non, le 21 c'est pour juillet ! Vous auriez voulu le 11 ? Ah non, le 11 c'est pour novembre. Vous auriez peut-être aimé le 10 mai ? En fait, pourquoi chaque jour de l'année n'a-t-il pas eu droit à sa rue ou à sa place ? Sans doute, les événements qui ont donné leur date et leurs noms aux rues et aux places sont-ils ceux qui concluent des temps de malheur. Un peu comme si les rues et les places disaient : cela a eu lieu, mais c'est fini maintenant. Vous pouvez oublier, nous nous chargeons du souvenir, nous gardons pour vous l'histoire dans nos noms. Les rues et les places se chargent d'une mémoire qu'on préfère laisser endormie. Ici, en 1914, le 20 Août donc, incendie, pillages, massacre. La routine guerrière, quoi. Notez, dans quelques arrêts, vous passerez rue des croix de guerre. Et vous auriez pu, si vous aviez emprunté un autre parcours, passer rue Général Machin, rue Colonel Chose, rue Commandant Truc.

Parc

Un jour, on pourra peut-être baptiser les rues du nom d'un arbre qu'on a aimé, ou de la date à laquelle il fut planté. Les rues qui n'ont pas d'arbre pourraient, à la rigueur, en adopter. Le parc de la Boverie deviendrait, par exemple, un grand centre d'adoption. Imaginez les délégués de la rue du Commandant Machin, demandant, avec beaucoup de civilité, qui, à ce chêne centenaire, qui, à ce marronnier vénérable, s'il consent à donner son nom, ou sa date de naissance, à une rue qui décide d'honorer d'autres mémoires.

Quelle jolie cérémonie : Merci à vous Commandant Machin, à vous et à vos hommes, nous avons bien vécu sous votre patronage. Merci et au revoir. Nous vous rendons votre nom, faites en bon usage, quant à nous, nous allons maintenant penser à la paix, au passé et à l'avenir. Nous ne vous oublions pas, nous garderons vos noms en d'autres lieux, nous fleurirons les plaques commémoratives. Mais sachez-le, dorénavant notre rue s'appellera *Aesculus hippocastanum* 1^{er}. Certes, certains s'offusqueront : il n'y a pourtant jamais eu de marronnier dans notre rue !

Et puis, si vous habitiez autrefois la place du Colonel Machin, vous pourrez dorénavant vivre place *Fraxinus* ou place des *Salix* voyageurs.

Hôtel de Police

Tous les arbres de toute la ville pourraient être candidats à l'adoption, connaître leur heure de gloire. Et même les deux petits bouleaux qu'on dirait perdus sur le parking de l'hôtel de police. A un arrêt prêt, ils auraient pu tout aussi bien se trouver dans le centre d'adoption, et on aurait pu leur redonner un peu d'espoir, un peu d'attention, d'autres racines, en somme. Et la place de l'hôtel de police s'appellerait dorénavant rue des Frères *Betula* (oui, c'est le nom que les scientifiques ont donné aux bouleaux...), car il sera évident, que pour cette belle entrée dans notre histoire, il ne faut surtout pas les séparer.

Delboeuf

Mais si on veut toutefois ne pas oublier que le passé des arbres n'est pas toujours des plus heureux, que leur histoire n'a rien de paisible quand ils partagent la nôtre et que nous les impliquons dans nos problèmes. Et si on veut rendre hommage à ceux qui ont été sacrifiés dans ces histoires, on proposera alors de rebaptiser la rue *Delboeuf* et, dans le même mouvement, on renommara l'arrêt de l'autobus qui la dessert. On pourra, par

exemple, leur donner le nom des grands marronniers qui abritaient les étourneaux. En quelque sorte les remercier, de notre part ou de la part des oiseaux, d'avoir été là. Ce serait au moins une manière de se souvenir de ce qui leur est arrivé ; en tout cas, une façon de leur demander pardon, de notre part ou de la part des étourneaux. Il est vrai que la faute est largement partagée. Les étourneaux ne sont pas toujours très sages, on le sait. Mais allez leur en vouloir. Ils avaient trouvé un bon abri dans les grands marronniers. La réputation des marronniers s'est évidemment propagée chez les étourneaux, ils sont si bavards, ceux qui partagent une rue avec eux en savent quelque chose. Ils sont venus plus nombreux et plus nombreux encore, et encore plus nombreux. Vous voyez le beau désordre. Ce n'était pas du goût de tout le monde. On leur a bien dit. On les a admonestés, oui. Il suffit ! Fientes et bruits, c'est plus que nous ne pouvons supporter (à propos de fientes, il faudrait demander aux poissons de la Meuse ce qu'ils pensent de nous). Les étourneaux n'ont rien voulu entendre. Ils n'entendaient rien non plus aux voies officielles. Des étourdis. Inciviques. Inconséquents. Au Moyen-âge, on leur en aurait fait un beau procès aux étourneaux. En bonne et due forme. Avec menace d'excommunication et tout le tremblement. Mais aujourd'hui, vous n'y pensez pas ! On n'est pas des barbares. On a trouvé une solution bien plus rationnelle. Il suffisait d'amputer les arbres. Plus de perchoirs, plus d'étourneaux. On n'est pas des barbares. Juste pas très responsables de ce que nous faisons naître et grandir.

Or, si quelqu'un, une rue, un quartier, quelques personnes, avaient pu songer à les adopter, rien de tout cela ne serait arrivé. Mais personne n'y a pensé. Sans doute n'aimons nous pas assez les arbres. Comme nous n'aimons pas assez nos bêtes.

Souvenez-vous, il y a quelques années, quand la maladie de la vache folle sévissait. Le massacre de toutes ces vaches. Comme cela. Juste parce que les hommes avaient peur et étaient incapables de penser. Ce ne sont pas les vaches qui étaient devenues folles. C'étaient les humains. C'est d'ailleurs ce qu'ont pensé les Masaïs de l'Afrique, qui sont les gardiens de toutes les vaches de la terre. Ils ont pensé : les blancs sont devenus fous. Alors les Masaïs, très tristes et très choqués, ont écrit une lettre officielle ; ils ont proposé aux européens d'adopter leurs vaches. Ils ont dit, cessez les massacres, donnez nous vos vaches, nous les soignerons. Personne ne leur a répondu. Et les vaches ont continué à être tuées. Et pendant ce temps, on a créé des réserves, pour protéger des animaux. Nous n'avons pas peur des contradictions. Le pire et le meilleur peuvent se côtoyer. Et les masaïs ont dit à leurs vaches, surtout ne croyez pas les publicités. Ne vous laissez pas tenter par les vertes prairies et les champs couverts de fleurs de là-bas. Restez avec nous. La terre est pauvre et la vie pas toujours facile, l'eau est rare et le soleil brûlant, mais ici vous serez aimées...

Rue Jobette

Le pire et le meilleur peuvent se côtoyer. Nous allons bientôt passer devant l'île aux corsaires, à la confluence entre la Vesdre et l'Ourthe. L'île aux corsaires : il y a toute une enfance dans ce programme. Attendez avant de conclure trop vite. La Vieille Montagne occupait autrefois ce site. Une vieille montagne qui devient île aux corsaires, en voilà une révolution géologique, et tout cela en 150 ans à peine. Si vous n'êtes pas d'ici, vous pourriez penser qu'à force de vivre avec des gens pressés, la terre s'est à son tour mise à suivre un rythme endiablé. Ce ne serait pas tout à fait faux, juste un peu plus compliqué. Car la Vieille Montagne n'était pas une vraie montagne, juste un volcan technologique qui s'est formé à l'ère géologique industrielle. Un volcan, oui, technologique, aussi : une chaîne de cheminées qui s'élevaient vers le ciel, un volcan qu'il fallait nourrir avec ce qui vient du plus profond de la terre ; un volcan qui crachait des poussières et des fumées. Mais ces poussières et ces fumées n'arrêtaient pas, à cette époque, les avions. C'est la vie toute entière qui allait, on le découvrirait bientôt, être empêchée. Et les poisons des poussières et de la fumée, tranquillement, empoisonnaient l'air, la terre et les eaux. Et la vie faisait semblant de continuer, comme si de rien n'était. Et tout, en fait, mourrait. Puis, les volcans se sont éteints. La terre ne donnait plus rien, ni au plus profond, ni en sa surface ravagée. Alors la vie a essayé de reprendre. Elle luttait. Elle s'efforçait. Ici, une herbe résistante, là un arbre qui se contente du peu ou du pire. Quelques survivants, ou d'autres arrivés là par hasard, au gré des eaux, des oiseaux et du vent, sont venus répondre au pari de la vie.

Et les enfants, eux, ont continué à jouer sur les terrains aux alentours des volcans de l'usine. Une aubaine, ces friches dont personne ne voulait, ces terrains désertés offerts pour l'aventure, où la vie tentait de reprendre et que leur propre vie, la vie des enfants qui jouaient, leurs cris et leurs jeux encourageaient sans doute. C'est sans doute là où la vie nous surprend. Car certaines espèces de plantes très rares, qu'on ne voit presque plus nulle part, ont fini par se laisser convaincre. Elles ont à leur tour encouragé d'autres êtres à les rejoindre, et des insectes tout aussi rares ont répondu à leur invitation.

Et une vie a repris, une étrange vie qui demande comme conditions tout aussi étranges et paradoxales qu'on lui offre ce qui tue toute autre forme de vie. Le pire et le meilleur marchent souvent de concert. Ces terres empoisonnées permettaient de sauver des espèces menacées.

L'histoire connaît parfois l'ironie. Car contre toute attente, ce sont des naturalistes qui se sont mobilisés pour sauvegarder ces morceaux de terre empoisonnée que d'autres voulaient assainir. Non, laissez les poisons faire

leur œuvre, laissez la vie les engloutir, laissez la vie reprendre comme elle l'entend. Ce que nous avons ici est un trésor. Cette île empoisonnée est une promesse.

Alors, ces histoires d'enfance qu'on peut lire dans ce joli nom d'île aux corsaires, ce nom de roman plein de péripéties et de dangers épiques, il vaut mieux les oublier. L'aventure continue sans les enfants. On a mis des clôtures et fermé l'île. Mais, une fois n'est pas coutume, les clôtures qui encerclent la réserve ne sont pas là pour protéger les animaux, mais bien les humains. Car le danger n'est plus au-dehors. Il est au-dedans. Oui, nos histoires sont compliquées mais nous n'avons pas peur des contradictions.

Pont de Chênée

Si vous avez le goût des voyages, c'est, sur le pont qui enjambe la Vesdre, que le vôtre pourrait véritablement commencer. Nous devons vous avertir, il va falloir plonger.

Vous avez le choix du véhicule et des compagnons de route. C'est vrai que vous pouvez toujours sagement attendre le prochain arrêt, et vous rendre à la gare... Mais si vous choisissez l'aventure, les oiseaux vous attendent... Allez-vous partir avec une mouette, et retourner avec elle vers la mer ? Si vous aimez le nord, allez plutôt demander aux canards, les Harles Bièvres, de vous emmener. Mais il vous faudra attendre le prochain printemps. Rien ne vous empêche toutefois de les rejoindre dès à présent et d'envisager, avec eux, de préparer votre route. Evidemment, si vous êtes plus impatient, nous vous conseillons de vous adresser aux cormorans. Le prochain départ est à la fin de l'hiver. Vérifiez cependant bien leur destination ; certains vont au nord, d'autres à l'est. Ne vous trompez pas de lignes. Les quais doivent être annoncés. Mais nous craignons qu'ils soient indiqués en langue de cormorans. Nous n'avons, actuellement, pas de traducteurs disponibles. Veuillez nous en excuser.

Ou bien vous restez avec nous, dans l'autobus. C'est peut-être plus sûr.

On voyage modeste, certes, mais on voyage quand même. On s'arrête souvent, mais ce n'est pas plus mal. Car à chacun de ces arrêts, quantité de voyages commencent. Dans peu de temps, si ce n'est déjà le cas, vous verrez les rues que croise votre trajet fuir vers la campagne, autant d'invitations à l'évasion — rue des Grands Prés, toute une promesse. Regardez bien. Tout est invitation au voyage. Mais restez encore un peu. Ne suivez pas trop vite. D'autres voyageurs nous attendent. Et regardez. Tout s'ouvre autour de vous. Vous êtes dans le paysage. Laissez-vous porter.

Vandervelde

Laissez-vous porter, laissez-vous transporter. On pourrait penser que c'est là la manière vraiment moderne, la manière vraiment humaine de voyager. Détrompez-vous. On n'imagine pas ce que d'autres êtres peuvent à cet égard nous apprendre. Nous sommes, comparés à certains d'entre eux, de terribles sédentaires. Ainsi les plantes ont inventé cette façon de voyager avant nous. Bien avant nous.

Elles ont d'abord appris à compter sur le vent. Et elles ont essayé là où le vent transportait graines et pollens. Elles ont colonisé les terres là où le vent les menait et la terre est devenue verte. Puis elles ont appris à se fier aux animaux, quand les animaux sont apparus. Les coquines savaient s'y prendre. Elles ont offert pollen et nectar aux butineurs mais aussi fruits et graines aux... mangeurs de fruits et de graines, et les animaux, en toute innocence, ont joué le jeu de la dissémination. Puis les plantes sont devenues technophiles, c'est le nom que l'on donne à celles qui ont appris à compter sur nos techniques.

Et maintenant, elles utilisent, comme nous, les transports en commun. Le train par exemple. Si vous avez la chance d'en voir passer un, sur la ligne dont nous longeons par moments le talus, vous pourrez vous dire que les clématites qui colonisent ses abords ont appris à l'utiliser. C'est avec lui qu'elles sont arrivées. Avec beaucoup de sagacité, elles profitent des déplacements d'air et se laissent emporter à la suite de la locomotive. Personne ne contrôle si elles ont bien un ticket. On a bien tort. On n'imagine pas le nombre de végétaux clandestins qui empruntent ainsi chaque jour les lignes de chemin de fer. Ils ne respectent ni les conventions de transport, ni même les arrêts. Une enquête devrait être menée.

Certains ont même poussé le raffinement technique plus loin. L'enquête a d'ailleurs commencé à leur sujet. A la gare de Nantes, en France, des experts en criminalité botanique, un biologiste et un artiste de formation, ont voulu tirer l'affaire au clair. Ils ont demandé à chaque voyageur qui descendait des trains s'ils pouvaient gratter la semelle de leurs chaussures. Ils ont soigneusement récolté tout ce qui en tombait et l'ont mis en culture dans des pots. Vous n'imaginez pas tout ce qu'ils ont trouvé ! Venant des quatre coins de France, des plantes clandestines avaient caché leurs graines sous les semelles des voyageurs, avec la ferme intention de s'installer ailleurs. Et tout cela, sans que personne ne s'en rende compte!

Vous-même pourrez vous rendre compte de l'étendue de ce trafic. Si vous continuez ce voyage, soyez attentifs : vous verrez des haies remplies de houblon. Comment est-il venu jusque là ? Certes, le houblon a été amené par

le vent, et jusqu'à nouvel ordre, ce genre de transport n'est pas payant. Il est donc difficile d'imaginer un contrôle. Mais cela nous oblige à revisiter quelque peu notre histoire : ce sont les plantes qui ont inventé la libre-circulation. Elles viennent parfois de tellement loin qu'on doit supposer qu'elles ont eu des complices. Si vous allez jusqu'à la gare de Trooz, vous rencontrerez un chêne d'Amérique. Ne me dites pas qu'il a passé l'océan tout seul. Ni qu'il s'est caché sous les semelles d'un innocent voyageur.

Tenez, le cas des renouées est exemplaire à cet égard. Vous pouvez les voir, juste après avoir traversé la Vesdre. On a pu remonter la filière. Elles viennent de bien plus loin, aussi loin que le Japon. L'enquête a été difficile, elle a demandé la collaboration d'experts internationaux, au vu des ramifications du réseau, et de la stratégie des coupables : les plantes ont maintes fois semé les enquêteurs. Mais l'enquête a quand même fini par aboutir: on sait que les renouées sont arrivées du Japon, en passant par le jardin *hollandais* d'un médecin *bavarois* officier de la compagnie des *Indes*, Philipp Franz von Siebold.

Les plantes sont devenues les arpenteurs du monde.

Parc de Hauster

Au fond du parc de Hauster, derrière les terrains de tennis, il y a une mare aux grenouilles. Les grenouilles voyagent aussi. Mais leurs voyages sont bien plus prévisibles. Ils sont moins longs aussi, quoique bien plus périlleux. Chaque voyage qui les mène de leur quartier d'hiver à la mare où elles vont pondre est semé d'embûches. Les hérons et les voitures sont les ennemis des grenouilles : les hérons les mangent, les voitures les écrasent. Pour les crapauds, c'est pareil.

Grenouilles et crapauds n'ont aucune raison d'être technophiles, sauf en de rares occasions. Il leur arrive en effet, à l'occasion donc, d'emprunter les tunnels que les hommes construisent sous les routes à leur intention. Qu'on appelle ces tunnels « crapauduques » n'arrête pas les grenouilles, la route est à tout le monde, enfin, surtout aux voitures... Les autres usagers sont priés d'être un peu plus tolérants.

Mais un peu partout, depuis quelque temps, des personnes se sont mobilisées pour aider les grenouilles à traverser les routes sans encombre. A l'annonce du printemps, vous pourrez les voir, munis de seaux, intercepter nos voyageuses pour les conduire plus près du but de leur voyage. Un peu partout dans le monde, des groupes d'humains se constituent, qui aident les grenouilles à échapper à leur véritable prédateur, les automobiles et parfois les autobus.

A Stockholm, un autobus qui était prédateur de grenouille a connu une étrange conversion. La nature nous réserve parfois de ces surprises, comme quand une lionne adopte une petite antilope. Cet autobus sillonnait à cette époque, il y a quelques années, les rues calmes et boisées de la banlieue. Un peu comme celui que vous avez emprunté. Et, comme dans votre autobus, il y avait un conducteur, qui surveillait le fait que l'autobus prenne bien le chemin indiqué sur le plan à l'heure indiquée sur l'horaire, et des passagers qui justifiaient l'existence de l'autobus en montant et en descendant aux arrêts. Le conducteur s'appelait Bjorn, comme cela arrive souvent en Suède. Les passagers s'appelaient tous par leur nom, mais si on vous les donne tous, on sera arrivés au terminus avant d'avoir fini notre histoire. Bjorn, le conducteur, était passionné de biologie, ce qui ne l'empêchait pas d'être conducteur d'autobus. Enfin, dans une certaine mesure parce que Bjorn a constaté, au printemps, que son autobus écrasait des grenouilles. Cela lui a fait de la peine. Alors Bjorn a décidé que cela ne pouvait plus durer. Il a donc demandé à son autobus de faire un peu plus attention. Et comme ils s'entendaient bien tous les deux, Bjorn a obtenu un jour que l'autobus s'arrête quand il voyait une grenouille, qu'il lui laisse le temps de descendre, de ramasser l'égarée, et de la prendre avec lui dans l'autobus. Puis il a fait un détour pas trop conséquent au lac pour aller reconduire toutes les grenouilles à leur destination. Le lendemain, Bjorn s'est muni d'un seau. Et chaque fois qu'une aventurière vagabonde passait sur la route, l'autobus s'arrêtait, Bjorn descendait, ramassait la grenouille, la ramenait dans le seau puis conduisait tout ce joli monde au bord de l'eau, terminus pour les grenouilles, légère déviation pour les passagers. Evidemment les trajets devenaient de moins en moins conventionnels, et les horaires de plus en plus imprévisibles. On s'en doute, la direction des transports finit par l'apprendre, et par prier le chauffeur de faire entendre raison à son autobus et le convaincre de reprendre une trajectoire plus conforme à la ligne établie. Mais les gens se sont émus. Qui allait s'occuper des grenouilles si l'autobus les abandonnait ? Aussi, depuis lors, tous les soirs dans les rues qui bordent le lac de Stockholm, on voit des gens marcher avec des seaux dans les mains, Bjorn à leur tête, qui conduit silencieusement ou presque, un autobus fait de jambes et de pieds, qui s'arrête aux coassements des grenouilles.

La Rochette

Etiez-vous là quand, il y a quelques arrêts, nous vous avons invités à vous laisser porter ? Juste lorsque nous vous avons dit : « vous êtes dans le paysage ». C'est bien ce que nous avons dit : « vous êtes dans le paysage ». Il était, à ce moment là, tout autour de vous. Et vous étiez dedans.

Ecoutez à présent. Ecoutez si vous le voulez bien ce que nous voulions vous dire. Le regard du voyageur se prête, il ne se donne pas. On ne fait que passer, sans penser qu'on passe aussi pour les autres. Imaginez. Si

maintenant vous abandonniez l'autobus, si vous preniez une des rues à gauche, une rue qui escalade les collines, une rue, par exemple au joli nom de Forêt. Si vous montez haut assez, vous pourrez voir un bus 31 passer tout en bas. Imaginez. Vous pourrez alors penser que quelqu'un l'a peut-être fait avant vous, qu'il est descendu, qu'il est monté, qu'il est arrivé à présent, et qu'il voit votre autobus, celui dans lequel vous êtes maintenant, passer. Vous êtes celui qu'on regarde passer. Vous êtes dans le paysage. Et le point de vue, à présent, c'est vous. Où que vous soyez. Car le point de vue, cela peut être le lieu à partir duquel on regarde ; cela peut être tout autant le site qui doit être regardé. Et comme l'un ne peut exister sans l'autre, la question n'a pas vraiment d'importance. Vous êtes le point de vue, où que vous soyez. Et votre voyage est en même temps celui de quelqu'un d'autre, qui vous regarde passer, et qui vous imagine, et qui s'interroge sur là où vous allez.

Maison communale

Nous allons arriver à la gare. Notre voyage va bientôt se terminer. Si vous entrez dans cette ancienne gare, oui, vous pouvez emprunter le chemin dans le jardin qui l'entoure et vous retrouver sur les quais abandonnés, vous rencontrerez les voyageurs qui y sont restés et qui ont élu domicile dans le bâtiment désaffecté. Ce sont les pigeons. Ils sont chez eux, ils reconnaissent quelque chose qui ressemble à ce qu'ils ont connu quand les hommes leur demandaient de voyager pour eux et qu'ils leur fabriquaient des pigeonniers. Ces pigeons sont peut-être d'ici, ou bien d'ailleurs. Ceux-ci ont peut-être des ancêtres à Venise. Car c'est là que les gens des villes d'ici en ont rencontré. Et comme ils souhaitaient faire de leur ville quelque chose qui ressemblerait à Venise, et que les canaux ne sont pas aisément transportables, ils ont ramené des pigeons. Ecoutez-les. Si dans leurs roucoulements vous percevez un accent italien, vous saurez d'où ils viennent.

Si vous revenez sur vos pas, vous verrez le monument aux morts de la guerre. Et vous penserez à ceux qui ont achevé trop tôt leur voyage.

D'autres voyages ici commencent, même si la gare est à présent abandonnée. Car les lieux des gares ne sont jamais choisis au hasard. Ils répondent à un appel au voyage. On ne sait pas toujours bien d'où vient cet appel. Souvent on l'a oublié. Regardez bien autour de vous. Regardez de l'autre côté de la rue. Vous verrez un rocher, soulevé par la force de la terre — on appelle cela un plissement anticlinal— qui a commencé le lent voyage qu'accomplissent les collines, les montagnes et les continents. Il n'en est qu'à son début, il est bien lent, il a tout son temps, il a le temps pour lui, mais il se déplace aussi sûrement que les plantes, les hommes et les animaux. Il voyage depuis des millénaires. Nul ne sait s'il va quelque part, ou si quelque part existe pour lui, mais il y va. Lentement.

Retour Ligne 31

Trooz centre ville

Maison communale

Nous allons partir. Nous allons quitter la gare. Elle n'accueille plus de voyageurs pourrait-on croire. Mais si votre curiosité vous a conduit un jour à monter jusqu'aux quais abandonnés, vous avez dû rencontrer les voyageurs qui y sont restés et qui ont élu domicile dans le bâtiment désaffecté. Vous avez dû voir les pigeons. Ils sont chez eux à présent, ils reconnaissent quelque chose qui ressemble à ce qu'ils ont connu quand les hommes leur demandaient de voyager pour eux et qu'ils leur fabriquaient des pigeonniers. Ces pigeons sont peut-être d'ici, ou bien d'ailleurs. Ceux-ci ont peut-être des ancêtres à Venise. Car c'est là que les gens des villes d'ici en ont rencontré. Et comme ils souhaitaient faire de leur ville quelque chose qui ressemblerait à Venise, et que les canaux ne sont pas aisément transportables, ils ont ramené des pigeons. Ecoutez-les. Si dans leurs roucoulements vous percevez un accent italien, vous saurez d'où ils viennent.

D'autres voyageurs se trouvent tout comme vous devant la gare. Les morts et les arbres font souvent bon ménage. L'arbre, vous ne pouviez pas le manquer mais peut-être vous a-t-il caché le monument qui honore ceux qui ne sont pas revenus de la guerre. Et vous penserez à ceux qui ont achevé trop tôt leur voyage. Nous formulons des vœux pour que le vôtre soit paisible...

Et nous voilà partis. Nous sommes dans l'autobus, c'est plus commode. Mais d'autres périples commencent et recommencent chaque jour, même si la gare est à présent abandonnée. Car les lieux des gares ne sont jamais choisis au hasard. Ils répondent à un appel au voyage. On ne sait pas toujours bien d'où vient cet appel. Souvent on l'a oublié. Tenez, du côté où vous avez attendu l'autobus, derrière vous, il y avait un rocher, soulevé par la force de la terre — on appelle cela un plissement anticlinal. Ce rocher qu'on croirait immobile a commencé, il y a bien longtemps, le lent voyage qu'accomplissent, depuis que le monde est monde, les collines, les montagnes et les continents. Il n'en est qu'à son début, il est bien lent, il a tout son temps, il a le temps pour lui, mais il se

déplace aussi sûrement que les plantes, les hommes et les animaux. Il voyage depuis des millénaires. Nul ne sait s'il va quelque part, ou si quelque part existe pour lui, mais il y va. Lentement.

La Rochette

D'autres rochers ont commencé leur voyage. Il y a bien longtemps ils ont pris quelqu'avance sur le rocher de la gare. Ce sont les collines qui vous entourent. Elles forment autour de vous ce qu'on appelle un paysage. Mais vous est-il vraiment autour de vous ? Ou bien tout simplement en faites-vous partie ? Hé oui, « vous êtes dans le paysage ». C'est bien ce que nous avons dit : « vous êtes dans le paysage ». Il est, à tout moment, tout autour de vous. Et vous êtes dedans.

Ecoutez à présent. Ecoutez si vous le voulez bien, ce que nous voulons vous dire. Le regard du voyageur se prête, il ne se donne pas. On ne fait que passer, sans penser qu'on passe aussi pour les autres. Imaginez. Si maintenant vous abandonniez l'autobus, si vous preniez une des rues à droite, une rue qui escalade les collines, une rue qui répond, par exemple, au joli nom de « Forêt ». Si vous montez haut assez, vous pourrez voir un bus 31 passer tout en bas. Imaginez. Vous pourrez alors penser que quelqu'un l'a peut-être fait avant vous, qu'il est descendu, qu'il est monté, qu'il est arrivé à présent, et qu'il voit passer votre autobus, celui dans lequel vous êtes maintenant. Vous êtes désormais celui qu'on regarde passer. Vous êtes dans le paysage. Et le point de vue, à présent, c'est vous. Où que vous soyez. Car le point de vue, cela peut être le lieu à partir duquel on regarde ; cela peut être tout autant le site qui doit être regardé. Et comme l'un ne peut exister sans l'autre, la question n'a pas vraiment d'importance. Vous êtes le point de vue, où que vous soyez. Et votre voyage est en même temps celui de quelqu'un d'autre, qui vous regarde passer, et qui vous imagine, et qui s'interroge sur là où vous allez.

Parc de Hauster

Quelqu'un de bienveillant qui vous regarde passer dans son paysage, cela peut être bien utile. Voyez plutôt. Saviez-vous que, au fond du parc Hauster, derrière les terrains de tennis, il y a une mare aux grenouilles. Les grenouilles voyagent aussi... et leurs déambulations les mènent inexorablement dans le paysage de quelqu'un... L'itinéraire relie les quartiers d'hiver de nos voyageuses à la mare où elles vont pondre leurs œufs. Mais le voyage est semé d'embûches. Les hérons et les voitures sont les ennemis des grenouilles : les hérons les mangent, les voitures les écrasent. Pour les crapauds, c'est pareil.

Grenouilles et crapauds n'utilisent guère les constructions des humains, sauf en de rares occasions. Il leur arrive en effet, à l'occasion donc, d'emprunter les tunnels que les hommes construisent sous les routes à leur intention. Qu'on appelle ces tunnels « crapaudiques » n'arrête pas les grenouilles, la route est à tout le monde, surtout aux voitures... Les autres usagers sont priés d'être un peu plus tolérants.

Mais un peu partout, depuis quelque temps, des personnes se sont mobilisées pour aider nos batraciens à traverser les routes sans encombre. A l'annonce du printemps, vous pourrez les voir, munies de seaux, intercepter nos voyageurs pour les conduire plus près du but de leur voyage. Un peu partout dans le monde, des groupes d'humains se constituent, qui aident les grenouilles à échapper à leur véritable prédateur, les automobiles et parfois les autobus.

A Stockholm, un autobus qui était prédateur de grenouille a connu une étrange conversion. La nature nous réserve parfois de ces surprises, comme quand une lionne adopte une petite antilope. Cet autobus sillonnait à cette époque, il y a quelques années, les rues calmes et boisées de la banlieue. Un peu comme celui que vous avez emprunté. Et, comme dans votre autobus, il y avait un conducteur, qui surveillait le fait que l'autobus prenne bien le chemin indiqué sur le plan à l'heure indiquée sur l'horaire, et des passagers qui justifiaient l'existence de l'autobus en montant et en descendant aux arrêts. Le conducteur s'appelait Bjorn, comme cela arrive souvent en Suède. Les passagers s'appelaient tous par leur nom, mais si on vous les donne tous, on sera arrivés au terminus avant d'avoir fini notre histoire. Bjorn, le conducteur, était passionné de biologie, ce qui ne l'empêchait pas d'être conducteur d'autobus. Enfin, dans une certaine mesure parce que Bjorn a constaté, au printemps, que son autobus écrasait des grenouilles. Cela lui a fait de la peine. Alors Bjorn a décidé que cela ne pouvait plus durer. Il a donc demandé à son autobus de faire un peu plus attention. Et comme ils s'entendaient bien tous les deux, Bjorn a obtenu un jour que l'autobus s'arrête quand il voyait une grenouille, qu'il lui laisse le temps de descendre, de ramasser l'égarée, et de la prendre avec lui dans l'autobus. Puis il a fait un détour pas trop conséquent jusqu'au lac pour aller conduire toutes les grenouilles à leur destination. Le lendemain, Bjorn s'est muni d'un seau. Et chaque fois qu'une aventurière vagabonde passait sur la route, l'autobus s'arrêtait, Bjorn descendait, ramassait la grenouille, la ramenait dans le seau puis conduisait tout ce joli monde au bord de l'eau, terminus pour les grenouilles, légère déviation pour les passagers. Evidemment les trajets devenaient de moins en moins conventionnels, et les horaires de plus en plus imprévisibles. On s'en doute, la direction des transports finit par l'apprendre, et par prier le chauffeur de faire entendre raison à son autobus et le convaincre de reprendre une trajectoire plus conforme à la ligne établie. Mais les gens se sont émus. Qui allait s'occuper des grenouilles si l'autobus les abandonnait ? Aussi, depuis lors, tous les soirs dans les rues qui bordent le lac de

Stockholm, on voit des gens marcher avec des seaux dans les mains, Bjorn à leur tête, qui conduit silencieusement ou presque, un autobus fait de jambes et de pieds, qui s'arrête aux coassements des grenouilles.

Vous voyez ? Quelqu'un de bienveillant qui vous regarde passer dans son paysage, cela peut être bien utile...

Henne

« Laissez-vous porter », « laissez-vous transporter » (c'est ce que Bjorn murmurait à « ses » grenouilles »). On pourrait penser que c'est là la manière vraiment moderne, la manière vraiment humaine -et depuis peu grenouillesque (si cela se dit ?)- de voyager. Détrompez-vous. On n'imagine pas ce que d'autres êtres peuvent nous apprendre en fait de voyages. Nous sommes, comparés à certains d'entre eux, de terribles sédentaires. Ainsi les plantes ont inventé maintes façons de voyager avant nous. Bien avant nous.

Elles ont d'abord appris à compter sur le vent. Et elles ont essayé là où le vent transportait graines et pollens. Elles ont ainsi colonisé les terres, là où le vent les menait, et la terre est devenue verte. Par la suite, elles ont appris à se fier aux animaux ; il a évidemment fallu attendre que des animaux déambulent dans les environs. Les coquines savaient s'y prendre. Elles ont offert pollen et nectar aux butineurs mais aussi fruits et graines aux... mangeurs de fruits et de graines -of course-, et les animaux, en toute innocence, ont joué le jeu de la dissémination. Et puis -il a fallu encore attendre longtemps-les plantes sont devenues technophiles...

« Technophile », c'est le terme qui désigne tous ces êtres qui ont appris à compter sur nos techniques pour mener à bien leurs petites affaires.

Et maintenant, les plantes utilisent, comme nous, les transports en commun. Le train par exemple. Vous aurez peut-être la chance d'un voir passer un car nous longeons par moment le talus sur lequel sont juchés les rails. Si c'est le cas, dites-vous que les clématites qui se sont installées là ont appris à utiliser ce moyen de transport...C'est avec lui qu'elles sont arrivées. Avec beaucoup de sagacité, elles -leurs graines, évidemment- profitent des déplacements d'air et se laissent emporter à la suite de la locomotive. Personne ne contrôle si elles ont bien un ticket. On a bien tort. On n'imagine pas le nombre de végétaux clandestins qui empruntent ainsi chaque jour les lignes de chemin de fer. Ils ne respectent ni les conventions de transport, ni même les arrêts. Une enquête devrait être menée.

Certains ont même poussé le raffinement technique plus loin. L'enquête a d'ailleurs commencé à leur sujet. A la gare de Nantes, dans le nord de la France, des experts en criminalité botanique, un biologiste et un artiste de formation, ont voulu tirer l'affaire au clair. Ils ont demandé à chaque voyageur qui descendait des trains s'ils pouvaient gratter la semelle de leurs chaussures. Ils ont soigneusement récolté tout ce qui en tombait et l'ont mis en culture dans des pots. Vous n'imaginez pas tout ce qu'ils ont trouvé ! Venant des quatre coins de France, des plantes clandestines avaient caché leurs graines sous les semelles des voyageurs, avec la ferme intention de s'installer ailleurs. Et tout cela, sans que personne ne s'en rende compte!

Vous-même pourriez vous rendre compte de l'étendue de ce trafic. Si vous avez été attentifs, vous aurez vu des haies remplies de houblon. Comment est-il venu jusque là ? Certes, le houblon a été amené par le vent, et jusqu'à nouvel ordre, ce genre de transport n'est pas payant. Il est donc difficile d'imaginer un contrôle. Mais cela nous oblige à revisiter quelque peu notre histoire : ce sont les plantes qui ont inventé la libre-circulation. Elles viennent parfois de tellement loin qu'on doit supposer qu'elles ont eu des complices. Vous connaissez ce bel arbre, devant la gare de Trooz ? Un chêne d'Amérique. Ne me dites pas qu'il a passé l'océan tout seul. Ni qu'il s'est caché sous les semelles d'un innocent voyageur.

Tenez, le cas des renouées -c'est le nom un peu biscornu que les botanistes ont donné à ces plantes- est exemplaire à cet égard. Vous pouvez les voir, sur les bords de la Vesdre. On a pu remonter la filière. Elles viennent de bien plus loin, aussi loin que le Japon. L'enquête a été difficile, elle a demandé la collaboration d'experts internationaux, au vu des ramifications du réseau, et de la stratégie des coupables : les plantes ont maintes fois semé les enquêteurs. Mais l'enquête a quand même fini par aboutir: on sait que ces renouées sont arrivées du Japon, en passant par le jardin *hollandais* d'un médecin *bavarois* officier de la compagnie des *Indes*, Philipp Franz von Siebold.

Grâce à nos moyens de transports, les plantes sillonnent le monde, ce qui s'accompagne de divers désagréments... Mais cela est une autre histoire...

Pont de Chênée

Si -comme les plantes- vous avez le goût des voyages, c'est sur le pont de la Vesdre que le vôtre pourrait véritablement commencer. Nous devons vous avertir, il va falloir plonger.

Vous avez le choix du véhicule et des compagnons de route. Rassurez-vous, vous pouvez toujours sagement attendre les prochains arrêts, et vous rendre en ville... Mais si vous choisissez l'aventure, les oiseaux vous attendent... Allez-vous partir avec une mouette, et retourner avec elle vers la mer ? Si vous aimez le nord, allez plutôt demander aux canards, ceux qu'on appelle les Harles bièvres, de vous emmener. Mais il vous faudra

attendre le prochain printemps. Rien ne vous empêche toutefois de les rejoindre dès à présent et d'envisager, avec eux, de préparer votre route. Evidemment, si vous êtes plus impatient, nous vous conseillons de vous adresser aux cormorans. Le prochain départ est à la fin de l'hiver. Vérifiez cependant bien leur destination ; certains vont au nord, d'autres à l'est. Ne vous trompez pas de lignes. Les quais doivent être annoncés. Mais nous craignons qu'ils soient indiqués en langue de cormorans. Nous n'avons, actuellement, pas de traducteurs disponibles. Nous vous prions de nous en excuser.

Vous êtes restés avec nous, dans l'autobus ? C'est peut-être plus sûr.

On voyage modeste, certes, mais on voyage quand même. On s'arrête souvent, mais ce n'est pas plus mal. Car à chacun de ces arrêts, quantité de voyages commencent. Tout au long de votre parcours, vous verrez des rues fuir, celle-ci vers la campagne, celle-là vers de mystérieux petits quartiers... Autant d'invitations à l'évasion comme la rue des Grands Prés, toute une promesse. Regardez bien. Tout est invitation au voyage. Mais restez encore un peu. Ne suivez pas trop vite. D'autres voyageurs nous attendent. Et regardez. Tout s'ouvre autour de vous. Souvenez-vous : « vous êtes dans le paysage ». Laissez-vous porter...

Rue du Boisselier

Les humains sont capables du meilleur comme du pire et donc tout au long de votre parcours le pire et le meilleur peuvent se côtoyer. Juste après le pont de Chênée, il y a l'île aux corsaires, à la confluence entre la Vesdre et l'Ourthe. L'île aux corsaires : il y a toute une enfance dans ce programme. Attendez avant de conclure trop vite. La Vieille Montagne occupait autrefois ce site. Une vieille montagne qui devient île aux corsaires, en voilà une révolution géologique, et tout cela en 150 ans à peine. Si vous n'êtes pas d'ici, vous pourriez penser qu'à force de vivre avec des gens pressés, la terre s'est à son tour mise à suivre un rythme endiablé. Ce ne serait pas tout à fait faux, juste un peu plus compliqué. Car la Vieille Montagne n'était pas une vraie montagne, juste un volcan technologique qui s'est formé à l'ère géologique industrielle. Un volcan, oui, technologique, aussi : une chaîne de cheminées qui s'élevaient vers le ciel, un volcan qu'il fallait nourrir avec ce qui vient du plus profond de la terre ; un volcan qui crachait des poussières et des fumées. Mais ces poussières et ces fumées n'arrêtaient pas, à cette époque, les avions. C'est la vie toute entière qui allait, on le découvrirait bientôt, être empêchée. Et les poisons des poussières et de la fumée, tranquillement, empoisonnaient l'air, la terre et les eaux. Et la vie faisait semblant de continuer, comme si de rien n'était. Et tout, en fait, mourrait.

Puis, les volcans se sont éteints. La terre ne donnait plus rien, ni au plus profond, ni en sa surface ravagée. Alors la vie a essayé de reprendre. Elle luttait. Elle s'efforçait. Ici, une herbe résistante, là un arbre qui se contente du peu ou du pire. Quelques survivants, ou d'autres arrivés là par hasard, au gré des eaux, des oiseaux et du vent, sont venus répondre au pari de la vie.

Et les enfants, eux, ont continué à jouer sur les terrains aux alentours des volcans de l'usine. Une aubaine, ces friches dont personne ne voulait. Une aubaine, ces terrains désertés offerts pour l'aventure. Ces terrains où la vie tentait de reprendre, encouragée sans doute par ces enfants qui jouaient, qui criaient... bref qui vivaient... La vie n'a pas fini de nous surprendre. Ainsi, certaines espèces de plantes très rares, qu'on ne voit presque plus nulle part, ont fini par se laisser convaincre. Elles ont à leur tour encouragé d'autres êtres à les rejoindre, et des insectes tout aussi rares ont répondu à leur invitation.

Et une vie a repris, une étrange vie qui demande comme conditions tout aussi étranges et paradoxales qu'on lui offre ce qui tue toute autre forme de vie... et même les enfants. Le pire et le meilleur marchent souvent de concert. Ces terres empoisonnées permettaient de sauver des espèces menacées.

L'histoire connaît parfois l'ironie. Car contre toute attente, ce sont des naturalistes qui se sont mobilisés pour sauvegarder ces morceaux de terre empoisonnée que d'autres voulaient assainir. « Non, laissez les poisons faire leur œuvre, laissez la vie les engloutir, laissez la vie reprendre comme elle l'entend. Ce que nous avons ici est un trésor. Cette île empoisonnée est une promesse... »

Alors, ces histoires d'enfance qu'on peut lire dans ce joli nom d'île aux corsaires, ce nom de roman plein de péripéties et de dangers épiques, il vaut mieux les oublier. L'aventure continue sans les enfants. On a mis des clôtures et fermé l'île. Mais, une fois n'est pas coutume, les clôtures qui encerclent la réserve ne sont pas là pour protéger les animaux, mais bien les humains. Car le danger n'est plus au-dehors. Il est au-dedans. Oui, nos histoires sont compliquées mais nous n'avons pas peur des contradictions.

Delboeuf

Même s'ils poussent dans des terres pas trop empoisonnées, nos arbres n'ont pas tous un passé des plus heureux, et l'histoire de certains qui partagent la nôtre n'a rien de paisible lorsque nous les impliquons dans nos problèmes. Voyez plutôt les majestueux (enfin, ils l'ont été) marronniers du boulevard Emile de Laveleye. Bon précisons d'emblée qu'Emile était économiste et qu'il n'a rien à voir avec nos marronniers... pas plus que Joseph Rémi Léopold Delboeuf, mathématicien et psychologue... liégeois évidemment, qui a donné son nom à

vosre arrêt et, assez logiquement, à la rue où il se trouve –ou bien était-ce le contraire-. Les édiles communaux ont voulu honorer ces illustres personnages de notre histoire mais peut-être qu'un jour, quelqu'un voudra rendre hommage aux grands marronniers sacrifiés dans la guerre que se livrèrent, en cette fin du XXe siècle, les humains et les oiseaux, en rebaptisant une de ces rues du nom des victimes, les marronniers s'entend. Une manière de les remercier, en quelque sorte, de notre part ou de la part des oiseaux, d'avoir été là. Une manière de se souvenir et de leur demander pardon, de notre part ou de la part des étourneaux. Les remercier ? Leur demander pardon ? Il faut se souvenir que les grands marronniers, outre qu'ils offraient l'ombrage aux promeneurs, abritaient les étourneaux. Bon, il est vrai que dans cette affaire, la faute est largement partagée. Les étourneaux ne sont pas toujours très sages, on le sait. Mais allez leur en vouloir. Ils avaient trouvé un bon abri dans les grands marronniers. La réputation des marronniers s'est évidemment propagée chez les étourneaux, ils sont si bavards, ceux qui partagent une rue avec eux en savent quelque chose. Ils sont venus plus nombreux et plus nombreux encore, et encore plus nombreux. Vous voyez le beau désordre. Ce n'était pas du goût de tout le monde. On leur a bien dit. On les a admonestés, oui. Il suffit ! Fientes et bruits, c'est plus que nous ne pouvons supporter (à propos de fientes, il faudrait demander aux poissons de la Meuse ce qu'ils pensent des humains). Les étourneaux n'ont rien voulu entendre. Ils n'entendaient rien non plus aux voies officielles. Des étourdis. Inciviques. Inconséquents. Au Moyen-âge, on leur en aurait fait un beau procès aux étourneaux. En bonne et due forme. Avec menace d'excommunication et tout le tremblement. Mais aujourd'hui, vous n'y pensez pas ! On n'est pas des barbares. On a trouvé une solution bien plus rationnelle. Il suffisait d'amputer les arbres. Plus de perchoirs, plus d'étourneaux. On n'est pas des barbares. Juste pas très responsables de ce que nous faisons naître et grandir.

Or, si quelqu'un, une rue, un quartier, quelques personnes, avaient pu songer à adopter ces marronniers, rien de tout cela ne serait arrivé. Mais personne n'y a pensé. Sans doute n'aimons-nous pas assez les arbres. Tout comme nous n'aimons pas assez nos bêtes.

Souvenez-vous, il y a quelques années, quand la maladie de la vache folle sévissait. Le massacre de toutes ces vaches. Comme cela. Juste parce que les hommes avaient peur et étaient devenus incapables de penser. Ce ne sont pas les vaches qui étaient devenues folles. C'étaient les humains. C'est d'ailleurs ce qu'ont pensé les Masaïs de l'Afrique, qui sont les gardiens de toutes les vaches de la terre. Ils ont pensé : les blancs sont devenus fous. Alors les Masaïs, très tristes et très choqués, ont écrit une lettre officielle ; ils ont proposé aux européens d'adopter leurs vaches. Ils ont dit, cessez les massacres, donnez nous vos vaches, nous les soignerons. Personne ne leur a répondu. Et les vaches ont continué à être tuées. Et pendant ce temps, on a créé des réserves, pour protéger des animaux. Nous n'avons pas peur des contradictions. Le pire et le meilleur peuvent se côtoyer. Et les masaïs ont dit à leurs vaches, surtout ne croyez pas les publicités. Ne vous laissez pas tenter par les vertes prairies et les champs couverts de fleurs de là bas. Restez avec nous. La terre est pauvre et la vie pas toujours facile, l'eau est rare et le soleil brûlant, mais ici vous serez aimés.

Hôtel de Police

Au fait, me direz-vous, il est possible d'adopter un arbre ? Pas tout de suite, c'est vrai. Mais un jour peut-être, on pourra baptiser les rues du nom d'un arbre qu'on a aimé, ou de la date à laquelle il fut planté -je connais même quelques tentatives-. Et oui, trop souvent nos rues portent en guise de nom le patronyme d'un guerrier ou la date de jours liés au malheur. Dorénavant, place à un paisible avenir dans la fraîcheur des arbres... Tous les arbres de toute la ville pourraient être candidats à l'adoption, connaître leur heure de gloire. Et même les deux petits boulevards qu'on dirait perdus sur le parking de l'hôtel de police, on aurait pu les honorer, leur redonner un peu d'espoir, un peu d'attention, d'autres racines, en somme. Et la place de l'hôtel de police s'appellerait dorénavant rue des Frères Betula (oui, c'est le nom que les scientifiques ont donné aux boulevards...), car il est évident, que pour cette belle entrée dans notre histoire, il ne faut surtout pas les séparer.

Parc

Les rues qui n'ont pas d'arbre pourraient, à la rigueur, en adopter. Le parc de la Boverie deviendrait, par exemple, un grand centre d'adoption. Imaginez les délégués de la rue du Commandant Machin, demandant, avec beaucoup de civilité, qui, à ce chêne centenaire, qui, à ce marronnier vénérable, s'il consent à donner son nom, ou sa date de naissance, à une rue qui décide d'honorer d'autres mémoires que celles liées aux temps de malheurs.

Imaginez la jolie cérémonie : Merci à vous Commandant Machin, à vous et à vos hommes, nous avons bien vécu sous votre patronage. Merci et au revoir. Nous vous rendons votre nom, faites en bon usage, quant à nous, nous allons maintenant penser à la paix, au passé et à l'avenir. Nous ne vous oublions pas, nous garderons vos noms en d'autres lieux, nous fleurirons les plaques commémoratives. Mais sachez-le, dorénavant notre rue s'appellera Aesculus hippocastanum 1^{er}. Certes, certains s'offusqueront : il n'y a jamais eu de marronnier dans notre rue !

Ainsi, si vous habitiez autrefois place du Colonel Machin, vous pourrez dorénavant vivre place Fraxinus ou place des Salix voyageurs.

La Grand'Poste

Beaucoup s'en souviennent encore -mais encore pour combien de temps ?-, ce vénérable bâtiment situé au pied de la Passerelle Saucy fut la Grand'Poste. Pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent voyager loin, ces petits bouts de papiers qui voyagent à travers le monde avec nos vœux et nos espoirs, nos préoccupations et nos pensées sont autant d'émissaires pour leur imaginaire. Pas la peine de plier vos missives en forme d'avion ou de bateau, la Poste s'occupe de tout... Pour accompagner vos précieux messages vers leur destination, ce furent longtemps nos bons rois eux-mêmes qui veillaient en personne au rigoureux déroulement des opérations, fièrement postés - hé- à la proue de votre enveloppe. Puis, las peut-être, ils ont cédé la place à d'autres illustres personnages mais aussi à des fleurs, des animaux et même à des paysages de chez nous. Ce n'est plus nous qui voyageons dans le paysage, ce sont nos paysages qui voyagent à travers le monde...

Place République Française

Votre voyage à bord de ce véhicule de 218 chevaux s'achève. Quelle cavalcade ! L'histoire bégaye, de chevaux en chevaux... Quoi ? Vous ne le saviez pas ? Cette place, terminus de notre voyage, portait, il y a bien longtemps, le nom de « place aux chevaux ». C'était un lieu de promenade en bord de Meuse.

Les carriages élégantes s'y croisaient, les jeunes seigneurs venaient y entraîner leur monture et sans doute se montrer aux jolies dames dans leurs carriages élégantes. De cela, personne ne s'en souvient. Sauf les choses, qui gardent la mémoire de la vie qui passe et de ceux qui ont été. Alors sans doute, les fenêtres de la Société Littéraire, depuis le temps qu'elles réfléchissent comme le font si bien les fenêtres, ont dû garder le souvenir d'un autrefois. Vous devez connaître cette belle et ancienne façade, vous avez certainement déjà dû la remarquer juste face à l'arrêt. Vos parents la connaissaient, et vos grands-parents, et sans doute leurs parents et les parents de ceux-ci. Vous pouvez remonter ainsi jusqu'à la veille de la... République française.

Nous vivons aujourd'hui ce dont elles pourront témoigner plus tard. Mais qui seront ceux à qui elles raconteront notre histoire ? Aux voyageurs qui cherchent le repos dans l'hôtel d'en face ? Y en a-t-il un parmi vous ?

Finis les chevaux de la place aux chevaux... et c'est peut-être mieux comme cela puisque notre histoire se termine, quant à elle, au milieu des fleurs...